

Le feuilleton : la chanson de Madeline : [suite]

Autor(en): **Cornut, Samuel**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 26

PDF erstellt am: **17.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225891>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

UNE OCCASION MAGNIFIQUE

BEAUCOUP de voyageurs de commerce vous diront que leurs meilleures affaires sont tombées « à pic » chez le présumé client. C'est pourquoi, même en temps de crise aiguë, vous les voyez se trimballer partout comme d'habitude. Quatre jours de suite ils rentreront bredouilles. A ce jeu, les novices ne tardent pas à se décourager. Mais les anciens savent que le cinquième ou le sixième jour, ils tomberont, par hasard, sur la bonne affaire qui paiera toute la semaine perdue.

Cette vieille leçon de l'expérience vient, une fois de plus de trouver une confirmation éclatante. Un industriel, dont l'usine n'est pas très éloignée de sa demeure, vit un jour, tandis qu'il travaillait à son bureau, sa cuisinière arriver en courant, complètement affolée :

— Monsieur, il y a le feu dans la chambre des enfants !

L'industriel s'empressa de téléphoner aux pompiers et se précipita chez lui. Chemin faisant, il remarqua une abondante fumée qui s'échappait d'une des chambres du premier étage. Mais quelle ne fut pas sa surprise, en arrivant chez lui, de constater que deux messieurs très chics et qu'il ne connaissait nullement attaquaient l'incendie avec de puissants extincteurs. Quand les pompiers furent sur les lieux, le feu était complètement maîtrisé.

L'explication de cette aventure si bien terminée ne tarda pas à se faire.

Les deux messieurs n'étaient autres que deux représentants d'une maison vendant des extincteurs d'incendie. Ils passaient sur la grand-route en automobile et furent frappés par cette fumée abondante... C'était pour eux une magnifique occasion de démontrer l'excellence de leurs appareils et ils ne la manquèrent pas. Ils réussirent d'ailleurs immédiatement leur meilleure affaire de la semaine.

LE MARTYRE DU MUSICIEN

UN E mélodie rencontre le succès populaire, elle devient vite une scie, mais que dire des souffrances que sa répétition impose à celui qui l'a composée ?

Tout le monde a entendu au moins cent fois l'air célèbre des « Bateliers de la Volga ». Son auteur, Gretchaninoff, avouait dernièrement que la seule perspective d'entendre une fois de plus cette mélodie l'épouvantait à tel point qu'il préférait s'abstenir de tout concert plutôt que de risquer l'audition de ce morceau.

C'est pour la même raison que Massenet avait en horreur son « Clair de Lune ».

Quand à Verdi, le célèbre compositeur italien, il n'en était pas moins à plaindre. Seulement il avait trouvé un remède à son mal.

Il habitait voici une quarantaine d'années une villa de Moncalieri, où un journaliste vint le visiter. Il reçut son hôte dans une pièce qui lui servait à la fois de salle à manger, de salon et de chambre à coucher.

— J'ai deux autres salles, dit Verdi au visiteur, mais elles sont encombrées d'objets que j'ai loués pour la saison.

Et il ouvrit les portes, découvrant une collection de nonante-cinq orgues de Barbarie.

— A mon arrivée ici, expliqua le compositeur, tous ces instruments jouaient du matin au soir des airs de « Rigoletto » et du « Trouvère ». Cette façon de massacrer mes opéras commençait à me dégoûter d'en écrire d'autres. Aussi, pour échapper au dégoût de moi-même, je me suis décidé à louer tout cet orchestre. Et maintenant j'ai acheté la paix.

Ce que Verdi n'ajouta pas, c'est que les musiciens ambulants s'étaient donné le mot, préférant louer leur instrument et s'occuper d'autre chose.

Il en revenait toujours de nouveaux. Tant qu'à la fin, Verdi ne sut plus où loger cette collection encombrante d'instruments dont il achetait le silence.



LA CHANSON DE MADELINE

Un mouvement de l'inconnue attira mon attention. Elle fit deux pas : plus de doute ! C'est elle !

— Tiens ! dit-elle simplement. Vous, ici !

— Mais vous ?

Nos mains se pressèrent avec circonspection. Je rêvais d'un coup de foudre, et ce fut déplorablement banal : merci, elle allait bien ; et j'allais bien ; et tout notre petit monde allait bien ; merci. Ah ! par exemple, non, sa tante n'allait plus du tout : elle était morte, avec, sur les lèvres, un nom que je laissai deviner.

Madeline, toute pâle, joignit les mains :

— Morte ! Et je n'étais pas là !...

Ce fut un cri du cœur, dans la prosaïque rencontre. Tournée vers le lac, ses larmes tombaient dans le vide, en silence, au souvenir de la pauvre vieille qui l'aima comme son enfant.

— Comme vous ne m'aviez pas laissé votre adresse..., lui dis-je, avec un reste de rancune.

— Vous m'aviez maudite, balbutia-t-elle. Oh ! pas vous, André, vous avez été parfait, comme toujours. J'ai dû prendre un parti violent parce que... parce que... je tenais trop à vous, voyez-vous...

— Merci !

— Pardonnez-moi ! Mais votre père, ma tante elle-même, ont été durs. J'ai quitté Lausanne le cœur ulcéré.

— Alors... maintenant, vous êtes contente ?

Je l'examinai : elle avait les traits fatigués, et ce regard harri fait pour affronter les foules. A ma question, je la vis s'épanouir :

— Contente ! Dites enchantée ! Par exemple, j'ai eu bien du mal la première année. J'ai eu tout à désapprendre, jusqu'à l'ABC de l'art du chant. Ah ! le *bel canto* italien, la tradition de Crescentini !... Si je n'avais pas eu cet admirable Baldelli pour me donner des conseils... Et avec cela, il fallait vivre. Je serais morte de faim sans la baronne... Vous savez bien ? La dame de Paris qui m'a entendue à Echallens. Aujourd'hui, grâce à elle, je suis lancée. Et je dois rentrer dans quinze jours pour signer un engagement superbe... Tout un cycle wagnérien qu'un directeur de Munich veut monter à Paris... Vous devriez me voir en Walkyrie...

Ses dents blanches brillaient entre des lèvres trop rouges. Ah ! comme les larmes d'une déesse sont vite séchées ! En un tour de main, d'un geste glorieux, c'est fait... Et, dans tout cela, quelle était ma part ? Un billet de théâtre !

D'ailleurs, je la laissais aller : j'avais trop à dire... ou rien du tout, je ne savais plus. Son œil, habile à discerner l'effet de ses paroles, l'avertit que les fanfares de la Walkyrie sonnaient dans le vide. Nos regards, se fuyant, s'évadèrent vers le lac, et, par delà les toits effondrés ou les hautes cheminées qui se redressaient sous nos pieds, suivirent le reflet changeant des vents et des vagues.

C'était un de ces jours blancs où d'insaisissables brumes enveloppent toutes choses d'une voile diaphane, fondent ensemble les heurts des lignes dans une lumière diffuse qui vibre en sourdine. Les rayons, tranquillisés, dédorés, émaillés par des nuages à peine visibles, flottaient en ombres transparentes le long des cimes violettes de la côte savoisienne, en miroitements soupçonnés, en sillages d'argent sur l'onde assoupie : chemins mystérieux, tracés par d'invisibles neufs, qui ne partaient de nulle part, qui n'aboutissaient à aucun port, et s'égarèrent dans leurs propres cercles et méandres blanc opale. L'horizon vaporeux prolongeait d'ailleurs à l'infini ce lac de rêve : en des régions indécises, où se confondaient la terre et l'eau, des voiles latines joyeusement éployées semblaient voler dans les espaces, ou ne poser qu'un instant sur la vague leurs blanches paires d'ailes.

Ainsi, elle était là, et mon cœur ne bondissait point ! Je l'aimais, pourtant ? C'était pour moi un artifice de foi. J'avais vécu vingt ans là-dessus. Je souffrais de ne pas souffrir en la voyant si près tout ensemble et si loin de moi !...

Mais peut-être l'aimerais-je encore aux lieux où je l'avais tant aimée, dans ce jardin où nous avions échangé, avec un baiser, de vagues promesses, et dans la forêt profonde où j'avais écouté l'oiseau d'or.

— ... Et vous allez quitter la Suisse, lui dis-je, sans venir nous voir à Cerniat ?

— Oh ! me prenez-vous pour une ingrate ? Je viens d'écrire à votre père...

— Ah ! c'est à mon père...

— Oui, parce que... parce que... vous... Je n'ai pas osé. Mais c'est pour vous... Je voulais vous demander pardon. Il doit avoir reçu ma lettre ce matin même. Je lui demande de ne pas me fermer sa porte.

— Ne craignez rien : j'ai tant parlé pour vous !...

— Oh ! vous, André, vous serez toujours mon chevalier ! Sans vous, que serais-je devenue ? Vous m'avez le premier tendu la main, comme un frère. Vous m'avez défendue contre tout un village. Je vous dois tout ! Et je vous ai fui !...

Ah ! j'avais retrouvé Madeline ! Nos mains, spontanément, se voyaient unies en une fraternelle étreinte. J'eus pour elle un de mes regards d'autrefois. Un éclair !...

Durement, le battant de fer, au haut de ma tour, en sonnait midi, me répéta :

A quoi bon le rêve ? à quoi bon ?

XXI

Pourtant, après des années et des années, j'ai revu Madeline une dernière fois. Elle ? non, mais le rayonnement de génie qu'elle projetait sur le monde. Je l'ai vue de loin passer dans sa gloire.

Trois hivers ne s'étaient pas écoulés depuis notre rencontre à Lausanne qu'elle était déjà célèbre. Paris lui faisait fête. Elle montait, d'un pas triomphant, sur la scène de l'Opéra. La presse unanime saluait dans la frêle enfant blonde l'équilibre si rare, l'intime union d'un tempérament dramatique de premier ordre et d'une voix de soprano d'une incomparable puissance, admirablement posée et formée, d'un art si achevé qu'elle se jouait de toutes les difficultés. En quelques phrases mélodiques, cette fille de la Norvège révélait à la grande ville tout un monde de sentiments d'une saveur étrange, énigmatiques et fascinants comme son regard profond. Sa voix, d'une blancheur stellaire, éclatait parfois, avec la fougue sauvage, l'ardente passion d'une Andalouse ; et parfois, se jouant avec une grâce enfantine, elle n'était plus qu'une caresse, un murmure éclairé d'un sourire si doux ! Mais, en elle, on voyait moins la femme que la déesse ; et, s'élevant sans effort jusqu'à l'immense, elle semblait planer de préférence en des sphères où des immortels à l'effigie de marbre, loin de nos troubles et de nos misères, vivent dans une éternelle sérénité.

(A suivre).

Samuel Cornut.

POMPES FUNEBRES NOUVELLES
PL. CENTRALE 1 LAUSANNE
TÉLÉPH. 23.866/23.869
TOUTES FOURNITURES
FORMALITÉS-TRANSPORTS
MAISON VAUDOISE HORS-TRIST



Timbres-poste pour collections

M. Suter, 11, r. Haldimand Lausanne
Tél. 34.366

Achat - Vente - Echange
Envois à choix à collectionneurs.
Albums.

Catalogues, Fournitures philatéliques.

N'oubliez pas...

que si vous voulez boire un apéritif de marque, sain, stomacique et tonique, seul l'apéritif de marque « **DIABLE-RETS** » vous donnera satisfaction.

Pour la rédaction : J. Bron, edit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.